



**nouvelle  
séquence**

En 2008, *Les Hommes de Cire*, un nouveau swing et ring qui vous met au tapis. Quatre portraits de gueules cassées.

Premier homme : Charles Baciak, boxeur déclassé et contrebassiste implacable.

## Les Hommes de Cire (1/4)

◀ Guillaume Malvoisin

L'ombre grandissante des arbres maigres le recouvre à peine. C'est la lumière d'un retour d'avril. L'hiver résiste d'une habitude lasse et les bourgeons tardent. Baciak mâche un morceau de viande sèche, large comme la main, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à forcer l'obsession, et la voix aigrette qui la porte, à se taire : « ta gauche, ta gauche, toujours ta gauche. Ta garde ! » Trop tard pour lever les poings. Il va falloir abreuver l'impatience. En bredouillant quelques mots d'abord, de courage, d'ombres et de cris, quelque formule secrète conjurant un combat mystère. Pour ne rien taire ensuite, et enfin lire l'avenir dans l'écorce du tronc des frênes. Les mains dépouillées du cuir des gants.

Il y a trois ans, Baciak traverse l'Atlantique. Il veut voir dans les vagues un présage, y déceler le signe de sa victoire, il veut voir l'augure d'un dernier combat qu'il imagine mythique. Ce sera ensuite Chicago : championnat du monde des poids welter, on le nomme challenger, on le surnomme *le petit capitaine français*. Le combat tient dans la paume : frappe – frappe, désaxe, boxe et cogne. Baciak finit la gueule ouverte à cracher deux dents et son manque de conviction. C'est la rencontre K.O. debout avec la question de l'être et de l'instant. Le contretemps – déjà, la garde lâche – beaucoup trop et le reste qui suit : la chute. Bon swing mais fausse distance, Charles Baciak perd l'œil gauche, celui du cœur.

Depuis, il frappe la vapeur d'eau qui lui sort de la bouche quand il court dans novembre. Il frappe aussi les quatre cordes de sa contrebasse, la sœur,

la confidente sans voix quand la question de savoir où l'erreur s'est jouée refait surface. Entêté à vouloir être où l'impossible se terre, Baciak joue les notes comme il fend le bois.

Demain il descendra jouer encore *If I Should Fall From Your Smile*, et saisir ce qui se présentera, là-bas, sous la terre où d'autres s'enivreront de voir de savoir de boire. Demain il jouera pour deux sets payés un seul et mettra en jeu le souffle, le temps et l'écorce des frênes.

Pour l'heure encore, Baciak demeure muet, sans doute superbe – borgne incontestablement – les bras ouverts et chargés de lierre, de gui et de branches débiles. On peut croire qu'il s'affalera plus tard peut-être – avalera à pleine bouche le sol retourné. Au poumon gauche, le mouvement d'un océan ancien, imperceptible. Le soleil lui laissera encore une heure ou deux. Suffisamment pour arracher d'un souffle puissant ce qu'il reste de ronces en bord de clôture, s'imaginant avoir la noblesse d'un cheval de trait – enfonçant chaque pas plus profondément que le précédent, désarticulant un peu plus son épaule. Le soir le trouvera essoufflé, le ventre plein d'une lumière fine et rapide réduisant toute tentative de sommeil à un crochet de manchot. La nuit le couvrira, le torse allongé de la longueur des troncs jetés au sol pendant la journée. C'est déjà avril et la pluie se remet à piétiner dans les feuillages, Baciak étire ses muscles engourdis dans la bascule du jour.

À suivre...